

soires qui traduisent à nos yeux les temps antiques, de même que les accessoires du xvii<sup>e</sup> siècle les exprimaient aux yeux des contemporains. Ne nous faisons pas d'illusion : ces costumes et ces accessoires tels que nous les voyons aujourd'hui ne sont probablement pas plus exacts que ceux du xvii<sup>e</sup> siècle; et il est fort possible que, dans les âges futurs, on ne les trouve guère moins étranges que le tonnelet et les bas blancs des acteurs de l'hôtel de Bourgogne. C'est une convention qui a succédé à une convention. Comment étaient costumés, équipés, armés les Hellènes guerriers et pasteurs qui allèrent attaquer les Pélasges de la Phrygie trois ou quatre cents ans avant que le rapsode Homère commençât à chanter leurs exploits?...

Reprenons l'examen des caractères de la tragédie de Racine. D'éminents critiques ont comparé l'Iphigénie d'Euripide à l'Iphigénie française, et ont préféré le naïf abandon de la première, son horreur de la mort et son ardent amour pour la vie, à la dignité, à la réserve et au courage de l'autre. Mon éminent collaborateur, M. Saint Marc-Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique*, s'est prononcé en ce sens :

« L'Iphigénie de Racine est plus résignée et plus magnanime que l'Iphigénie d'Euripide; elle craint de dire qu'elle aime et qu'elle regrette la vie, que la lumière du jour est douce à voir et que les ténèbres de la mort sont affreuses :

Mon père,  
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi, etc.  
(Acte IV, scène iv.)

« Je sais bien que ce respect est plein de prières muettes; je sais bien que le regret de la vie va percer plus vivement dans les beaux vers qui suivent :

Si pourtant ce respect, si cette obéissance, etc.

« Peut-être me trompé-je; mais dans cette supplication modeste et réservée, je sens la vierge chrétienne qui craint de montrer trop d'attachement aux joies de la vie, et la mar-

tyre qui s'efforce de mourir sans regrets. Iphigénie immole sa douleur à l'autorité paternelle; elle se ferait scrupule de l'offenser par un murmure trop vif. Voilà ce que le christianisme a fait du cœur de l'homme; voilà comme il le contient et le modère dans ces moments mêmes où la vie qui s'échappe vaut bien un dernier et suprême regret. Cette réserve est plus vertueuse; mais elle est moins dramatique.

« Outre la différence des sentiments, je suis frappé aussi de la différence des idées entre l'Iphigénie de Racine et l'Iphigénie d'Euripide; et c'est là surtout que je retrouve la différence entre la société antique et la société moderne. L'Iphigénie moderne, fille du roi des rois, et destinée à la main d'Achille, pense aux honneurs qui l'entourent; et c'est là le genre de regrets qu'elle semble attacher à la vie. L'Iphigénie antique regrette la lumière si douce à voir; et quand elle va à la mort : « Adieu, dit-elle, brillant éclat du jour, lumière « du ciel, clarté chérie, adieu! » Il n'y a que la fille d'Agamemnon, du plus puissant roi de la Grèce, qui puisse parler comme l'Iphigénie de Racine; il n'y a pas de jeune fille mourante qui ne puisse répéter les vers de l'Iphigénie antique, car ses regrets s'adressent aux biens les plus universels et les plus doux de la vie : à la lumière, à la beauté des cieux, à la joie qui vient de la nature, à ces jouissances que tous partagent, sans que la part de personne en devienne plus petite. C'est là le trait caractéristique de l'amour de la vie chez les anciens. Ce qui leur plaît de la vie, c'est la nature; ce qui plaît aux modernes, c'est la société... La facile résignation de l'Iphigénie moderne fait tort, selon moi, à la pitié qu'elle inspire. Il y a une scène cependant où cette résignation, quoique plus grande encore qu'avec Agamemnon, devient vraiment touchante et dramatique : c'est quand, s'adressant à Achille, elle veut apaiser sa colère contre Agamemnon :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée  
Attaché le bonheur de votre destinée, etc.  
(Acte V, scène II.)

« Il y a ici plus que de la résignation, il y a du dévouement; et c'est là ce qui émeut le spectateur. J'ajoute que ce dévouement devient doux pour Iphigénie quand elle pense que c'est à la gloire d'Achille qu'elle va être immolée. La résignation est une vertu, le dévouement est souvent une passion, et c'est là ce qui fait la supériorité dramatique du dévouement sur la résignation. Le courage d'Iphigénie comme amante me touche plus que son courage comme fille, parce que le cœur humain n'aime pas au théâtre la vertu toute seule et qui prend sa force en elle-même. Mais quand la vertu se soutient contre une passion à l'aide d'une autre passion, quand elle combat, comme dans Iphigénie, la peur de la mort par l'ardeur du dévouement, alors le cœur humain consent à supporter la vertu, et même il s'en laisse toucher... L'amour de la vie fait le fond du personnage d'Iphigénie dans Euripide; le sentiment de la résignation et l'obéissance tiennent plus de place dans l'Iphigénie de Racine. »

Nous nous permettrons de rétablir dans ce parallèle un élément de la comparaison que l'ingénieux critique semble oublier, c'est la volte-face que fait l'Iphigénie d'Euripide quand Achille menace son père, et l'héroïsme qu'elle déploie soudain :

..... μητηρ, εἰσακούσατε<sup>1</sup>  
 τῶν ἐμῶν λόγων .....

C'est par une sorte de sentiment patriotique qu'elle se sacrifie alors. Après avoir donné plus à la faiblesse, elle fait preuve d'une magnanimité plus grande, car c'est le bonheur d'être la libératrice de la Grèce qui la touche tout à coup. A bien y regarder, les sentiments, sauf les nuances qui appartiennent à l'état de chaque société, sont les mêmes : seulement l'Iphigénie antique cède avec abandon à des impressions diverses et peut-être un peu contradictoires. L'Iphigénie moderne est plus une *et sibi constat*.

1. Voyez la traduction de ce morceau page 148.

En fin de compte, dans la manière de voir et de juger qui prévaut aujourd'hui, le chef-d'œuvre grec et le chef-d'œuvre français ne sont plus opposés l'un à l'autre, on n'éprouve plus le besoin d'abaisser l'un aux dépens de l'autre. On ne cherche plus, dans la comparaison qu'on se plaît à en faire, que les traits caractéristiques du génie de chaque temps et les beautés qui leur sont communes ou particulières.

Pourtant *Iphigénie*, que Voltaire mettait après *Athalie* au premier rang, dont il s'écriait : « O véritable tragédie! beauté de tous les temps et de toutes les nations! Malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite! » cette tragédie n'est pas celle dont le succès s'est le mieux soutenu au théâtre, celle que nous y revoyons le plus fréquemment. D'où vient cela? D'un contraste qui tient au fond même du sujet et qui n'est pas beaucoup moins frappant, selon nous, dans la tragédie d'Euripide que dans celle de Racine.

L'immolation d'Iphigénie est un acte barbare qui nous paraît s'accomplir dans un milieu trop cultivé. Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Achille, tous ces personnages, aussi bien chez le tragique grec que chez le tragique français, nous semblent trop civilisés pour que nous puissions admettre qu'ils se prêtent à un sacrifice humain. Ne nous abusons pas cependant. Les sacrifices humains se sont prolongés dans l'antiquité plus tard que nous ne sommes tentés de le supposer. Ils n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres (370 ans av. J.-C.), un demi-siècle après Euripide, Socrate et Platon. Dans la guerre contre Agathocle (309 ans av. J.-C.) on brûla, selon Diodore, deux cents enfants pour obtenir la protection des dieux. Ces sacrifices persistèrent partout, chez les nations même policées, jusqu'à l'avènement du christianisme. Le désaccord que nous croyons apercevoir n'est donc pas aussi profond que nous nous le figurons sous l'influence de nos idées et de nos mœurs. Il faut d'ailleurs reconnaître aux faits primitifs de la tradition grecque, quels qu'ils soient, ce pri-

vilége, qu'ils tiennent de la poésie et de l'art, de fournir à l'art et à la poésie des thèmes immortels et consacrés.

*Iphigénie* a, comme tous les chefs-d'œuvre de Racine, compté une longue suite de reprises fameuses. Le rôle d'*Iphigénie* et le rôle d'*Ériphile* se partagèrent les plus célèbres actrices. Dans le rôle d'*Iphigénie* il faut citer M<sup>lle</sup> Gaussin, en l'honneur de qui l'on fit ces vers :

Les Grecs, Agamemnon, Calchas et les dieux même  
Ne sauroient m'effrayer pour tes jours précieux.  
Les efforts d'Achille amoureux,  
Pour se conserver ce qu'il aime,  
Ne sont point mon espoir, et je le fonde mieux  
Sur l'attendrissement des dieux.  
Osez les regarder, aimable *Iphigénie*,  
Vers le ciel levez vos beaux yeux ;  
Leur douceur me répond d'une si belle vie.

Il faut citer aussi M<sup>lle</sup> Des Garcins, qui débuta dans ce rôle en 1788.

*Ériphile* a été représentée par des artistes plus célèbres encore, par Adrienne Lecouvreur, par M<sup>lle</sup> Clairon, par M<sup>lle</sup> Rachel, qui remplit ce personnage dans les commencements de sa carrière, le 16 août 1838.

Voici une anecdote rapportée par M. E. Legouvé dans une conférence (sur M. Samson et ses élèves) : « Un jour M<sup>lle</sup> Rachel à seize ou dix-sept ans, avant ses débuts, arrive chez lui avec la grande scène d'*Ériphile* qu'elle avait étudiée toute seule et la lui récite avec une telle énergie d'accent que M. Samson tressaille et lui dit : « Qui vous a donné l'idée, mon « enfant, de prêter à *Ériphile* ce ton d'amertume et de fureur « concentrées? — C'est tout simple, monsieur : *Ériphile* aime « Achille, et elle s'aperçoit qu'Achille aime *Iphigénie*, ça la fait « bisquer. » Le maître sourit et lui dit : C'est très-bien, sauf « bisquer, qui est un peu vulgaire; les princesses tragiques ne « bisquent pas. — Oh oui, je comprends, elles ragent! — Non, « elles ne ragent pas non plus! Rager est encore un mot... » Puis s'interrompant : « Il y a là une excellente leçon à vous

« donner. Écoutez-moi bien. — Je vous écoute, monsieur. » Et appuyant son menton sur sa main, c'était son geste habituel, elle plongea ses deux yeux perçants dans les yeux de son maître. « Voyez-vous, mon enfant, pour bien jouer la tragédie, « il faut deux choses : la vérité et la grandeur, car chez Corneille et chez Racine, tout est à la fois vrai et grand. Lors « donc que vous avez un sentiment énergique ou tendre à exprimer, il est bon de commencer par faire ce que vous avez fait « pour *Ériphile*, c'est-à-dire par traduire en langage un peu « vulgaire, en langage de petite fille ces vers de tragédie, afin « de leur donner un accent de vérité; puis l'accent trouvé, « élevez-le, sans l'altérer, jusqu'à la dignité tragique en l'enveloppant dans une note harmonieuse, et vous aurez ainsi la « vérité du ton et la beauté du son. Comprenez-vous, mon enfant? — Pas encore tout à fait, monsieur, mais je comprendrai ce soir, cette nuit, en y repensant. » Elle comprit, en effet, et ce fut le secret de son prodigieux succès.

Clytemnestre eut pour principales interprètes M<sup>lle</sup> Duclos, M<sup>lle</sup> Dumesnil, M<sup>lle</sup> Sainval aînée, M<sup>lle</sup> Raucourt et M<sup>lle</sup> Georges. Après Baron, les plus fameux Achille furent Quinault-Dufresne, Le Kain, Larive, Lafond, Talma.

Il y a eu, dans les représentations de cette tragédie, quelques particularités de mise en scène qu'il est bon de remarquer. La Dixmérie<sup>1</sup> raconte que, de son temps, on avait imaginé, d'après Euripide et Rotrou,<sup>2</sup> ce préambule à la tragédie de Racine : « On voit maintenant la nuit régner sur le camp des Grecs. La seule tente d'Agamemnon est éclairée dans l'intérieur. On y voit ce prince occupé à fermer une lettre et marquer par ses mouvements une partie du trouble qui l'agite. Il sort de sa tente, et vient à tâtons chercher Arcas qui dort à l'entrée de la sienne. Le jour paroît insensiblement, et on voit les soldats s'éveiller d'eux-mêmes, reprendre leurs

1. *Lettre sur l'état présent de nos spectacles*, 1765.

2. Voyez ci-dessus, p. 141 et 150.

postes, etc. Tout cela est dans l'exacte vérité, et contribue à l'illusion théâtrale. »

On résolut, encore à l'exemple de Rotrou,<sup>1</sup> de mettre en action le dénouement que Racine avait mis en récit. « On n'osoit presque rien du temps de Racine, en fait d'action tragique, avait dit le même La Dixmérie, et il est à croire que, s'il eût composé cette tragédie de nos jours, il eût osé davantage. » Il exprimait en conséquence le vœu qu'une main habile suppléât au manque d'audace de Racine. Saint-Foix, faible auteur de l'époque, se chargea de l'entreprise. Le 31 juillet 1769, *Iphigénie* fut représentée avec les nouvelles scènes arrangées par l'auteur de *l'Oracle*. Après ce vers,

Eurybate, à l'autel conduisez la victime,  
(Acte V, scène III.)

« Eurybate et ses soldats entourent Iphigénie et ferment le passage à Clytemnestre; le fond du théâtre s'ouvre. Calchas vient se placer à l'autel. Agamemnon, qui le suit, se couvre le visage de ses mains. Près d'eux sont Ériphile et sa confidente. Achille, l'épée à la main, suivi de cinq ou six des siens, se précipite sur les soldats qui emmènent Iphigénie, les enfonce et leur arrache cette princesse; il la tient par la main, elle semble faire quelque résistance pour le suivre. Il la place, ainsi que Clytemnestre, au milieu de ses Thessaliens qui se rangent sur un côté du théâtre. Les Grecs se présentent du côté opposé. Les Thessaliens et les Grecs baissent les piques et vont s'attaquer, lorsque Calchas, s'avançant entre eux, demande la parole et désigne Ériphile pour la victime; mais au moment où il s'avance pour saisir cette princesse, elle prend le couteau sur l'autel, se frappe et tombe dans les bras de sa confidente. Alors le tonnerre gronde, le bûcher s'allume, etc. »

1. Voyez ci-dessus, p. 157-158.

Au moment où Achille tirait l'épée du fourreau, il disait ces vers que Saint-Foix avait enfantés :

Fuyez, lâches bourreaux; tremble, prêtre barbare!  
Venez me l'arracher!

(A Ulysse qui s'avance.)

De ton zèle affecté ce fer va, dans l'instant,  
T'envoyer aux enfers subir le châtement.  
Est-ce donc la valeur en toi que l'on redoute?  
Perfides!

Après qu'Ériphile s'était poignardée, Calchas, se tournant vers Achille, lui disait tranquillement :

Elle expire; et des dieux respectant les secrets,  
Allons de votre hymen achever les apprêts.

« Elle expire, allez vous marier. » Ce sans-façon égaya le public. La tentative échoua complètement. Voltaire, du reste, l'avait prédit : « Il serait bien difficile, avait-il dit, que, sur le théâtre, cette action, qui doit durer quelques moments, ne devînt froide et ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent Achille, l'épée nue et ne se battant point, vingt héros dans la même attitude, comme des personnages de tapisserie, Agamemnon, roi des rois, n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par Benoît. » Lorsqu'il sut que l'essai avait été fait et n'avait pas réussi, il ajouta ceci à ses observations : « Il faut savoir qu'un récit écrit par Racine est supérieur à toutes les actions théâtrales. » Le 7 août 1769, il écrivait à M. de Chabanes : « Il me paraît qu'on a rendu justice à l'arlequinade substituée à la dernière scène de l'inimitable tragédie. Il y avait beaucoup de témérité de mettre le récit d'Ulysse en action. Je ne sais pas quel est le profane qui a osé toucher ainsi aux choses saintes. Comment ne s'est-on pas aperçu que le spectacle d'Ériphile se sacrifiant elle-même ne pouvait faire aucun effet par la raison qu'Ériphile, n'étant qu'un personnage épisodique et un peu odieux, ne pouvait intéresser? Il ne faut jamais tuer sur le théâtre que les gens que l'on aime passionnément. »

L'*Iphigénie* de Racine avait occupé, comme nous l'avons dit, les premiers mois de l'année 1675. A la fin de la même année, parut le premier recueil des œuvres dramatiques de Racine, avec la date de 1676 (1675 en quelques rares exemplaires), achevé d'imprimer pour la première fois le dernier décembre 1675. Il comprend les neuf pièces représentées jusqu'alors. La publication de ce recueil semble avoir été l'occasion d'une satire générale des œuvres du poète, satire en vers par Barbier d'Aucourt.

Il y avait eu, d'après l'opinion commune, un précédent conflit entre ce Barbier d'Aucourt et Racine. Lors de la querelle de Racine avec Nicole et messieurs de Port-Royal et des *Lettres à l'auteur des Hérésies imaginaires*, en 1666, Barbier d'Aucourt passa, comme on le verra dans un des volumes suivants, pour l'auteur de la seconde réponse, et Racine, en un endroit de la préface qu'il avait préparée pour la publication de ses deux lettres, semble viser, en effet, ce médiocre écrivain.

Barbier d'Aucourt, revenant à l'attaque, publia la satire intitulée d'abord *Apollon vendeur de Mithridate*, puis *Apollon charlatan*. L'auteur joue sur le nom de Racine et raconte l'histoire de cette misérable plante pour laquelle Apollon a une si folle tendresse. Ce morceau n'a point de valeur; c'est toutefois un monument des passions du temps, et, comme on ne le trouve pas facilement dans son entier, nous croyons qu'on nous saura gré de le reproduire ici :

APOLLON CHARLATAN.

Un jour, dans le sacré vallon  
 Qu'arrosent les eaux du Permessé,  
 Le capricieux Apollon  
 Conçut pour une plante une folle tendresse ;  
 Et pour lui donner du renom,  
 Ce grand pipeur en médecine  
 Vendit, au son du violon,  
 Cette misérable Racine.

D'IPHIGÉNIE.

D'abord, sous un vieux mur de mousse revêtu,  
 On la vit s'élever de terre,  
 Et passer, en rampant comme le foible lierre,  
 Pour une plante sans vertu.  
 Mais par la bonté sans égale  
 D'un Maître<sup>1</sup> de nom et de fait,  
 Qui répandit sur elle une liqueur royale,  
 Elle sortit enfin de son être imparfait,  
 Et poussa hors du sein de l'herbe  
 Certaine fleur fière et superbe,  
 Qui vint, en pointe de buisson,  
 Déchirer la main délicate  
 A qui cette petite ingrate  
 Devoit son art et sa façon.<sup>2</sup>  
 Mais se polissant par l'étude  
 De plus d'un jardinier français,  
 Elle cessa bientôt d'être piquante et rude  
 Comme elle l'étoit autrefois,  
 Puisqu'elle s'adoucit jusqu'à faire l'office  
 De la Racine de réglisse,  
 Quoique sa trop grande douceur,  
 Faisant quelquefois mal au cœur,  
 Fût prise souvent pour un vice.  
 Un sage et savant médecin  
 Disoit un jour : Cette Racine  
 N'est pas tout ce qu'on s'imagine ;  
 Elle est douce, il est vrai, mais sa douceur enfin  
 N'est propre qu'à charmer quelque galant qui tousse  
 Parmi le sexe féminin.  
 Phœbus la peut vanter aux médecins d'eau douce ;  
 Mais, pour m'en faire accroire, il n'est pas assez fin.  
 Son suc est dangereux à prendre  
 Autant que le jus des pavots,  
 Dont les plus vigilants ont peine à se défendre.  
 Voyez comme il endort dans un honteux repos  
 Les princes, les rois, les héros,  
 Sur les bords du fleuve du Tendre.  
 Au lieu d'inspirer aux grands cœurs  
 De tant de célèbres vainqueurs  
 L'amour de la vertu, le désir de la gloire,  
 Il déshonore leur victoire  
 Par de foibles soupirs et par d'indignes pleurs.  
 Hélas ! que vous ont fait les filles de mémoire

1. M. Le Maître, de Port-Royal.

2. Le Port-Royal, contre qui Racine écrivit pour défendre la comédie.

Pour leur offrir ce suc et le leur faire boire ?  
 Ne vous en déplaît, Phœbus,  
 Vous commettez un grand abus.  
 Phœbus, à cet avis ne trouvant pas son compte,  
 On dit qu'il en eut honte.  
 Mais s'étant déjà mis sur le pied doucereux,  
 Ce dieu, d'une adresse assez fine,  
 Fit avaler de sa Racine  
 A des cœurs languissant sous l'empire amoureux.  
 Ils y trouvèrent mille charmes.  
 Chacun par ce doux suc se sentit attendrir,  
 Et de leurs yeux mourants il coula tant de larmes  
 Qu'on crut qu'ils en alloient mourir.  
 L'effet s'en répandit aux champs et dans la ville,  
 Où les héros, changés en amoureux transis,  
 Au lieu d'Alexandre et d'Achille,  
 Furent Céladon et Tirsis.  
 Par le fréquent débit de la douce Racine,  
 Phœbus, devenu charlatan,  
 Comme un vendeur d'orviétan,  
 Eut d'habiles joueurs qui, par leur bonne mine,  
 Firent tant qu'on la crut une plante divine.  
 Par le soin de ces enchanteurs,  
 La Racine fit des merveilles,  
 Surtout lorsque son suc, plein de mille douceurs,  
 Étoit versé dans les oreilles.  
 Mais elle avoit, dit-on, des vertus sans pareilles  
 Depuis que, dans un champ orné de mille fleurs,  
 Elle empruntoit l'éclat d'une assez belle Rose,<sup>1</sup>  
 Qui, la comblant de ses faveurs,  
 La fit passer souvent pour une bonne chose.  
 Il est vrai que, voulant ensemble se frotter,  
 La Rose piqua la Racine,  
 Et lui fit expérimenter  
 Que Rose n'est pas sans épine.  
 Quoi qu'il en fût, quoi qu'on en dit,  
 La Racine partout reçut mille louanges;  
 Et dans l'usage, enfin, comme dans le débit,  
 Elle fit des effets étranges.  
 De *Deux Frères*<sup>2</sup> trop inhumains,  
 Dont Thèbes éprouva la rage,

1. M. Rose, président de la chambre des comptes et secrétaire du cabinet du roi.

2. *La Thébaine*, ou *les Frères ennemis*, première pièce de Racine qu'il composa fort jeune.

Elle envenima le courage;  
 Et, répandant entre eux l'horreur et le carnage,  
 Leur fit l'un contre l'autre ensanglanter leurs mains.  
 Aussi, pour accomplir leurs tragiques desseins,  
 Tous deux en avoient pris une trop grande dose.  
 Mais, pour dire la vérité,  
 Phœbus par la Racine en fut si peu la cause  
 Qu'Apollon par un autre<sup>1</sup> avoit tout inventé.  
 Le charlatan, ensuite, aussi vain que bizarre,  
 Tirant de la Racine une forte liqueur,  
 Remplit d'une vertu si rare  
 Un prince indien<sup>2</sup> et barbare,  
 Qu'il eut plus qu'Alexandre<sup>3</sup> et d'esprit et de cœur,  
 Et fit voir un vaincu plus grand que son vainqueur.  
 La Racine, s'ouvrant une nouvelle voie,  
 Alla signaler ses vertus  
 Sur les pompeux débris de la fameuse Troie,  
 Et fit un grand sot de *Pyrrhus*;  
 D'*Andromaque*,<sup>4</sup> une pauvre bête  
 Qui ne sait où porter son cœur,  
 Ni même où donner de la tête;  
 D'Oreste, roi d'Argos, un simple ambassadeur,  
 Qui n'agit toutefois avec le roi Pylade  
 Que comme avec un argoulet,  
 Et, loin de le traiter comme son camarade,  
 Le traite de maître à valet.  
 Mais je reviens à vous, tant je vous trouve à plaindre,  
 Malheureuse veuve d'Hector !  
 Un an après sa mort, vous le pleurez encor,  
 Et pour Astyanax vous avez tout à craindre.  
 A quoi bon faire un si grand deuil  
 Pour réchauffer un froid cercueil ?  
 Puisque vous pouvez vous résoudre  
 A prendre un autre époux dont la brutalité,  
 Qui fut sur votre fils prête à lancer la foudre,  
 Ne laisse pas encor sa tête en sûreté,  
 Pourquoi ne songez-vous qu'à sauver par vos larmes  
 Ce fils, dont les fameux exploits  
 Doivent, en accordant les lois avec les armes,  
 Fonder l'empire des François ?  
 Apollon, rebutant cette juste apostrophe,

1. Rotrou, poète français, sans parler de Stace et des auteurs anciens.

2. Porus, second personnage de la tragédie intitulée *Alexandre*.

3. Seconde pièce de Racine.

4. Troisième pièce.

Répondit, *Franciade*<sup>1</sup> à part ;  
 Et, pour changer la catastrophe,  
 Donna des soufflets à Ronsard ;  
 Puis, vantant sa Racine : Oh ! qu'elle est excellente !  
 J'ai fait, dit-il, par elle, une cure éclatante.  
 Mais lorsque des pauvres *Plaideurs*<sup>2</sup>  
 Phœbus voulut purger les peccantes humeurs  
 Avec le suc de cette plante  
 Pour en faire application  
 Sur un chien mangeur de chapon,  
 Sa foiblesse parut à nulle autre seconde,  
 Et, par cette opération,  
 Elle dégouta tout le monde.  
 Apollon, irrité de ce mauvais succès  
 Causé par un méchant procès,  
 Porta sa Racine dans Rome,  
 Où, se montrant cruelle, avec peu de raison,  
 Contre *Britannicus*,<sup>3</sup> qui n'étoit qu'un jeune homme,  
 Elle fit l'effet du poison.  
 Par cette cruauté plus que néronienne,  
 Phœbus, au sang accoutumé,  
 Sans crainte d'en être blâmé,  
 Réveilla des sultans la fureur ancienne.  
 Pour un nouveau complot la Racine opéra ;  
 Dans le sérail, on soupira ;  
 Au pauvre *Bajazet*<sup>4</sup> elle devint funeste ;  
 Atalide en mourut, Roxane en expira.  
 Et quand la fureur turque eut joué de son reste,  
 Toute leur séquelle en pleura.  
 Mais c'étoit aussi grand dommage  
 De tant de gens morts à la fois,  
 Qui n'étoient Turcs que de visage ;  
 Car pour leurs mœurs, pour le langage,  
 C'étoient de naturels François.  
 Le fier Bajazet, toutefois,  
 Osant traiter de Turc à More  
 Une sultane qui l'adore,  
 Phœbus, en le tuant, n'a pas eu trop de tort,  
 Puisque une si folle conduite,  
 Dont la Racine fut l'origine et la suite,  
 Ne pouvoit causer que la mort.

1. Poème de Ronsard.

2. Quatrième pièce.

3. Cinquième pièce.

4. Sixième pièce.

La fureur d'Apollon n'étant pas satisfaite  
 Par cette sanglante défaite,  
 Au royaume de Pont ce dieu servit un plat  
 De sa Racine délicate :  
 Et la vertu du Mithridat  
 N'en put garantir *Mithridate*.<sup>1</sup>  
 Le bon roi vit finir sa vie et ses malheurs ;  
 Et, pour le purger d'un grand crime,  
 Apollon, plus puissant que mille opérateurs,  
 Déterra Xipharès, ressuscita Monime,  
 Dont ce prince avoit fait une double victime,  
 Et vint, malgré la mort et ses pâles froideurs,  
 De deux fantômes vains rallumer les ardeurs.  
 Par cette magique souplesse,  
 Tous deux virent enfin couronner leur tendresse.  
 C'est ce qui fit que, dans leurs cœurs,  
 Un plaisir imprévu dévorant leur tristesse,  
 Au sang du roi mourant, qui leur parloit sans cesse,  
 Ils mêlèrent si peu de pleurs.  
 Mais pour nous en faire répandre.  
 Et nous en donner à revendre,  
 J'oublois que le beau Phœbus  
 Avoit, par la vertu de la Racine tendre,  
 Trouvé le foible de *Titus*,  
 Fait pleurer ce grand homme avec sa *Bérénice*,<sup>2</sup>  
 Qui ne put toutefois, par un cruel malheur,  
 Où Rome mêla son caprice,  
 Être femme de l'empereur.  
 O Nocière Junon ! faut-il qu'elle périsse ?  
 Compatissez, de grâce, à l'amoureux supplice  
 De cette pauvre Marion,  
 Qui gémit, qui pleure, qui crie,  
 Tant elle veut qu'on la marie.  
 Mon cœur seroit touché de son affliction,  
 Et je plaindrois son aventure  
 Si Phœbus, par un tour d'ami,  
 N'en avoit fait une peinture  
 Qui n'est tragique qu'à demi.  
 Mais, à propos de pleurs, je me suis laissé dire  
 Que ce maître Apollon, n'ayant plus de quoi rire  
 Depuis qu'il a perdu l'usage du Moly,<sup>3</sup>

1. Septième pièce.

2. Huitième pièce.

3. Allusion au nom de Molière. Le moly est une plante médicinale dont Pline croit que Mercure fut l'inventeur.

Qui fut un simple si joly,  
 D'un déluge de pleurs va noyer son empire.  
 En effet, sa Racine attendrit tant de cœurs,  
 Lorsque d'*Iphigénie*<sup>1</sup> elle anime les charmes,  
 Qu'elle fait chaque jour, par des torrents de larmes,  
 Renchérir les mouchoirs aux dépens des pleureurs.  
 Aussi quel triste objet qu'une reine éplorée  
 Qui vient livrer sa fille au couteau de Calchas,  
 Parce que, dès le premier pas,  
 A faute d'un bon guide, elle s'est égarée!  
 Qu'est devenu Phœbus? Il ne la conduit pas;  
 Ou, puisqu'elle manque sa route,  
 Ce beau conducteur n'y voit goutte.  
 Que si, sur cet égarement,  
 Il aspire à fonder les autres aventures  
 De son dramatique roman,  
 Peut-il, pour appuyer ses vaines impostures,  
 Prendre un plus chétif fondement?  
 Mais quelle est, d'autre part, sa nouvelle manie?  
 Et d'où vient que ce dieu, trop tendre de moitié,  
 S'est alambiqué le génie  
 A tirer de son suc plus d'une Iphigénie?  
 C'est pour faire plus de pitié.  
 La fausse est distillée avec la véritable.  
 Est-il rien de si pitoyable?  
 Pour ne nous régaler que d'un triste entretien,  
 Au lieu de deux beautés, dont l'une est si coupable,  
 Une seule suffisoit bien.  
 Si quelque chose me console,  
 C'est que l'une des deux a, si je m'en souviens,  
 De l'innocente Agnès et l'air et la parole,  
 Hors qu'en son caquet doucereux  
 La belle enfant affecte un style  
 Qui marque un cœur plus langoureux  
 Et moins digne du grand Achille.  
 Diane, vous aimez la simple chasteté,  
 Et vous êtes trop difficile  
 Pour vous accommoder d'une simple beauté?  
 Qui voulez-vous donc? Ériphile?  
 De votre père, Jupiter,  
 Cette belle est petite-fille.  
 Il faut sur vos autels vous en faire tâter,  
 Puisque votre fureur ne peut se contenter  
 Que du sang de votre famille.

1. Neuvième pièce.

Ulysse, ce roi fin matois,  
 Qui cherche plutôt à vous plaire  
 Qu'à soutenir son caractère,  
 Pour célébrer ce sang dont vous avez fait choix  
 Se borne à signaler son éloquente voix  
 Par un récit patibulaire.  
 Mais la fille d'Agamemnon  
 N'est donc pas la victime? Non.  
 La Racine est assez hardie  
 Pour la garantir du trépas.  
 Une autre doit mourir, quoi que Calcas en die;  
 Le sujet de la tragédie  
 Est celle qui ne mourra pas.  
 L'oracle qui l'immole est un jeu de théâtre.  
 Amis, pourquoi donc la pleurer?  
 Vous feriez mieux de séparer  
 Son père et son amant, qui sont prêts à se battre.  
 Tout beau, répond Phœbus à ce donneur d'avis,  
 Ne troublez pas le cours des pleurs que j'ai fait naître;  
 Des petits et des grands mes secrets sont suivis;  
 Je suis bon charlatan, si je ne suis bon maître.

FIN DE L'EXAMEN CRITIQUE D'IPHIGÉNIE.